

Toutefois, les excellentes religieuses écartaient le plus possible de leurs pensées ces visions sinistres. Leurs chères filles étaient encore si petites ! Elles avaient tout le temps de leur inculper des principes de morale sévères, tout le temps de mettre dans ces jeunes cœurs le germe des grandes vertus, tout le temps de rendre ces fillettes fortes pour la bataille de la vie, tout le temps de les prémunir contre les suggestions du mal, contre les embûches du démon qui avait perdu la première femme.

II

C'EST UN GARÇON

Chaque fois qu'elle venait à la maison maternelle, la jeune femme ne manquait jamais de demander à la mère Agathe si elle avait eu la visite du docteur Abel. Et toujours la religieuse répondait :

—Oui, madame.

M. Chevriot, en effet, venait à l'asile une fois chaque semaine, n'importe quel jour. Il arrivait régulièrement vers trois heures de l'après-midi, il causait quelques instants avec la supérieure, puis restait souvent près d'une heure au milieu des enfants. C'était en quelque sorte une inspection sanitaire, bien qu'il eût une entière confiance dans le médecin des enfants ; il l'avait eu pour élève interne à l'hôpital Saint-Antoine et c'était lui qui l'avait investi des fonctions de médecin de la maison de Boulogne, qu'il remplissait avec zèle et dévouement.

Aussi, quand il demandait si l'on était satisfait de son protégé, les religieuses répondaient en faisant l'éloge du jeune docteur.

Quand la mère Agathe n'avait plus rien à dire à la jeune femme, celle-ci faisait sa visite aux enfants, qu'ils fussent en récréation ou en classe. Tantôt c'étaient les petits garçons qu'elle voyait les premiers, tantôt c'étaient les petites filles.

Les uns comme les autres, dès qu'elle paraissait, accouraient vers elle avec des cris de joie, lui tendant leurs petits bras et leurs joues roses. C'était leur mère à tous ceux qui venaient les voir, et tout jeunes qu'ils étaient, ils comprenaient déjà qu'elle était leur protectrice.

Souriante, heureuse, ravie, elle les embrassait, s'inquiétait de la pâleur de celui-ci, se préoccupait d'une légère égratignure que celui-là avait au visage, à un autre, qui venait de pleurer, elle demandait ce qu'il avait et avec son mouchoir épongeait ses larmes.

Une sœur apportait une caisse, prise dans le coupé, pleine de jouets et de joujoux de toutes sortes, et la distribution commençait ; il y en avait pour tous. Que de battements de petites mains, que de cris et de gambades joyeux, que de gaieté, que de joie, quelle allégresse dans tous les cœurs !

Ensuite la jeune femme, se faisant enfant, jouait, s'amusaient avec eux et causait avec les plus grands.

Telle elle était avec les petits garçons, telle elle était avec les petites filles ; il n'y avait aucune différence dans son affection, et ce qui se passait quand elle était au milieu des garçonnets se répétait exactement avec les fillettes. Mêmes caresses, même intérêt, même sollicitude ; pareille distribution de jouets pris dans une secor de caisse. Seulement les trompettes, les tambours, les paniers, les polichinelles des petits garçons étaient remplacés pour les petites filles par de jolies poupées de diverses grandeurs, suivant les âges, et plus ou moins bien habillées.

Tous ces objets étaient dus à l'industrie parisienne et achetés, à prix réduit, dans les magasins du Bon Marché, du Louvre ou au grand bazar de l'hôtel-de-Ville.

La mère Agathe accompagnait partout la jeune femme, même quand il lui était agréable de faire dans le parc une courte promenade.

Devant elle les autres religieuses avaient une attitude respectueuse et ne lui parlaient que lorsqu'elle en manifestait le désir en les interrogeant.

Toutes, elles savaient que cette jeune femme si bonne, si

gracieuse, si belle, était la fondatrice de l'œuvre et qu'elle possédait une immense fortune. Mais à l'exception de la supérieure, à qui il avait été recommandé d'en garder le secret, aucune autre femme de la maison ne connaissait son nom. On ne savait pas davantage où elle demeurait. Toute fois, mesdames les religieuses étaient convaincues qu'elle appartenait à une grande famille, que, toute jeune, elle avait été frappée par un épouvantable malheur et croyaient deviner que, par suite d'un vœu, elle employait son temps et sa fortune à répandre partout ses bienfaits.

À Boulogne, la mystérieuse jeune femme était appelée la Dame en noir.

La mère Agathe savait que la Dame en noir qui se nommait Marie Clavière, qu'elle s'était mariée et avait eu la grande douleur de perdre son mari quelques temps après son mariage. C'était tout ce qu'on lui avait dit. Elle ne savait pas autre chose du passé de la jeune femme, et, comme ses collaboratrices, elle ignorait où la Dame en noir demeurait.

Se tenant vis-à-vis de Mme Clavière dans une réserve et une discrétion respectueuse, elle aurait cru commettre une profanation en cherchant à découvrir ce qu'on lui cachait, soit en interrogeant la jeune femme, soit en se livrant dans l'ombre à une enquête.

Elle sentait bien qu'il y avait dans le passé de la Dame en noir quelque gros secret ; mais elle savait qu'il y a des choses qu'il faut savoir respecter et que pénétrer de vive force dans la vie privée de quelqu'un est un peu commettre le crime de violation de domicile par effraction.

Elle se disait :

—Comprenant combien je lui suis attachée, voyant combien est vive et sincère mon affection pour elle, un jour elle me fera ses confidences ; alors je trouverai dans mon cœur des paroles consolantes, reconfortantes, et je parviendrai, j'espère, à rendre la paix du ciel à cette pauvre âme troublée, à chasser ce nuage de sombre tristesse qui obscurcit son front et qui ne peut être que l'empreinte d'une immense douleur contenue ou d'une plaie profonde faite à son cœur.

Et la bonne religieuse mêlait le nom de Marie Clavière à toutes ses prières et attendait patiemment le jour où la jeune femme mettrait en elle toute sa confiance.

* * *

Nous avons dit comment la jeune veuve d'André Clavière avait brusquement quitté Paris, ce qui avait été, rue de Chabrol, un sujet d'étonnement pour tout le monde.

Le même jour, Mme Durand, la concierge de la maison où demeurait la jeune veuve, avait également disparu.

Cela avait donné lieu à de nombreux commentaires.

Cependant le propriétaire de la maison avait été prévenu, car une heure avant le départ de Mme Durand, d'autres concierges, le mari et la femme étaient arrivés pour la remplacer.

Nous savons que Mme Durand était une brave femme. Elle n'avait alors que quarante-cinq ans. Elle était très dévouée à Marie et n'ayant eu de son mari, mort prématurément, qu'un enfant, une fille, qu'elle avait perdue à l'âge de seize ans, elle s'était mise, peu à peu, à aimer Marie Sorel comme elle avait aimé sa pauvre défunte. Et quand elle s'oubliait dans sa familiarité jusqu'à mettre un baiser sur le front de la jeune fille elle murmurait tout émue :

—Il me semble que c'est ma pauvre Georgette que le bon Dieu m'a rendue.

Aussi quand Mme Clavière lui annonça qu'elle allait quitter Paris et lui proposa de l'emmener avec elle, elle n'eut pas une minute d'hésitation.

—Vrai, vous voulez bien me prendre avec vous ! s'écria-t-elle ; ah ! vous ne savez pas comme vous me rendez heureuse. Je me suis si bien habituée à vous et je vous aime tant que je crois bien que je serais morte de ne plus vous voir. Je suis prête à vous suivre où vous irez, partout où vous voudrez aller ;